

Hélène Brodeur
Les routes incertaines

Chroniques du Nouvel-Ontario 3



BCF
roman

LES ROUTES INCERTAINES

CHRONIQUES DU NOUVEL-ONTARIO 3

DE LA MÊME AUTEURE

- Chroniques du Nouvel-Ontario, tome II: Entre l'aube et le jour*,
Sudbury, Éditions Prise de parole, 2012 [1986] [2^e éd.];
Montréal, Quinze, 1983 [1^{re} éd.]; prix *Le Droit*.
- Chroniques du Nouvel-Ontario, tome I: La quête d'Alexandre*,
Sudbury, Éditions Prise de parole, 2011 [1985] [2^e éd.];
Montréal, Quinze, 1981 [1^{re} éd.]; prix Champlain.
- Marie-Julie*, Ottawa, Éditions du Vermillon, 2001.
- L'ermitage*, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1996.
- A Saga of Northern Ontario, book 3: The Honorable Donald*,
Winnipeg, Watson and Dwyer, 1990.
- A Saga of Northern Ontario, book 2: Rose-Delima*, Winnipeg,
Watson and Dwyer, 1987.
- A Saga of Northern Ontario, book 1: Alexandre*, Winnipeg,
Watson and Dwyer, 1983.

Hélène Brodeur

LES ROUTES INCERTAINES

CHRONIQUES DU NOUVEL-ONTARIO 3

Roman

Bibliothèque canadienne-française
Éditions Prise de parole
Sudbury 2012

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Brodeur, Hélène

Chroniques du Nouvel-Ontario / Hélène Brodeur ; préface, choix de jugements et bibliographie de Doric Germain.

(Bibliothèque canadienne-française)

Publ. à l'origine: Montréal : Quinze, 1981-. T. 1. La quête d'Alexandre - t. 2. Entre l'aube et le jour - t. 3. Les routes incertaines.

T. 2-3 publ. aussi en formats électroniques.

ISBN 978-2-89423-275-0 (v. 3) Dimedia, 539, boul. Lebeau, Saint-Laurent, QC H4N 1S2

I. Germain, Doric, 1946- II. Titre. III. Titre: Les routes incertaines. IV. Collection: Bibliothèque canadienne-française (Sudbury, Ont.)

PS8553 R632 C47 2011

C843'.54

C2011-903497-2

Brodeur, Hélène

Chroniques du Nouvel-Ontario [ressource électronique] / Hélène Brodeur ; préface, choix de jugements et bibliographie de Doric Germain.

(Bibliothèque canadienne-française)

T. 2. Entre l'aube et le jour - t. 3. Les routes incertaines. Monographie électronique. Publ. aussi en format imprimé.

ISBN 978-2-89423-345-0 (PDF: v. 3).-ISBN 978-2-89423-530-0 (EPUB: v. 3)

I. Germain, Doric, 1946- II. Titre. III. Titre: Les routes incertaines. IV. Collection: Bibliothèque canadienne-française (Sudbury, Ont. : En ligne)

PS8553.R632.C47.2012

C843'.54

C2012-900109-0

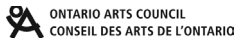
Diffusion au Canada: Dimédia

Prise de parole

Ancrées dans le Nouvel-Ontario, les Éditions Prise de parole appuient les auteurs et les créateurs d'expression et de culture françaises au Canada, en privilégiant des œuvres de facture contemporaine.

La maison d'édition remercie le Conseil des Arts de l'Ontario, le Conseil des Arts du Canada, le Patrimoine canadien (programme Développement des communautés de langue officielle et Fonds du livre du Canada) et la Ville du Grand Sudbury de leur appui financier.

La Bibliothèque canadienne-française est une collection dont l'objectif est de rendre disponibles des œuvres importantes de la littérature canadienne-française à un coût modique.



Patrimoine
canadien

Canadian
Heritage



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

oui

sudbury.ca
Votre connexion communautaire

Œuvre en page de couverture et conception de la couverture: Olivier Lasser

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Imprimé au Canada.

Copyright © Ottawa, 2012

Éditions Prise de parole

C.P. 550, Sudbury (Ontario) Canada P3E 4R2

www.prisedeparole.ca

ISBN 978-2-89423-275-0 (Papier)

ISBN 978-2-89423-345-0 (PDF)

ISBN 978-2-89423-530-0 (ePub)

À mes enfants :
Pierre, Giselle, Léo, Jean et Sylvie

*Où suis-je donc?
Le chemin a disparu
sous les herbes folles!*
Jocelyne Villeneuve

CHAPITRE I

Les éléments s'étaient déchaînés sur la ville de Montréal la veille de l'arrivée du neveu de Madame Émilie de Brettigny. Presque trois pouces de pluie étaient tombés durant la nuit et les journaux de ce matin du 19 août 1938 parlaient de cité lacustre et qualifiaient la métropole de « Venise de l'Amérique du Nord ».

Tandis qu'elle guidait la Lasalle seize cylindres vers la gare Windsor pour y accueillir Jean-Pierre, Émilie ne voyait aucun présage inquiétant dans cet orage extraordinaire, source des torrents qui dévalaient les caniveaux de la rue Stanley jusqu'à ce qu'ils se butent à l'obstacle de la gare Windsor, puis cascadaient gaiement par la rue Peel pour se perdre dans le lac que constituait la rue Saint-Jacques.

Enfin, elle touchait au but. Sa vie solitaire se meublait d'un fils-neveu qui deviendrait médecin, à l'instar du premier ancêtre venu de France avec le régiment de Carignan-Salières en 1665, son homonyme Pierre de Brettigny. Il ferait son orgueil et la vengerait des insultes qu'elle avait essuyées alors qu'elle grimpaît

péniblement l'échelle du succès jusqu'à devenir l'unique propriétaire de la boutique Marie-Émilie, l'une des plus chics de la rue Sherbrooke.

Elle rangea la voiture le long du trottoir et se rendit à la gare en évitant soigneusement les grandes flaques d'eau, qui auraient pu souiller ses escarpins de suède noir. Vêtue d'un tailleur à jupe noire et jaquette blanche lisérée géométriquement de noir comme le voulait l'influence cosaque si en vogue alors, un petit chapeau noir à voilette sur ses cheveux à reflets cuivrés, elle faisait se retourner les passants. À quarante ans passés, elle affichait toujours cette beauté patricienne que donnent la finesse des traits et l'harmonieuse proportion du corps.

Une fois dans la bruyante salle d'attente, elle s'aperçut que déjà le troupeau indiscipliné des voyageurs franchissait la grille. Lorsqu'elle vit s'avancer son neveu, valise à la main, la cherchant des yeux, puis, l'ayant trouvée, la saluant d'un large sourire, elle se dit qu'il était beau et racé, et elle se félicita de nouveau de son choix.

Le prenant par les épaules, elle l'embrassa maternellement sur les deux joues.

— Bonjour, Jean-Pierre. Je n'ai pas à te demander si tu as fait un bon voyage. Tu me parais en pleine forme.

— Ça va très bien, ma tante, merci. J'ai trouvé cela très intéressant, le voyage et tout.

— Que c'est beau, la jeunesse, soupira sa tante. On peut passer une nuit blanche assis sur une banquette et trouver ça intéressant. Bon, allons. J'imagine que tu as tout de même hâte de t'installer et surtout de t'attabler devant un bon petit-déjeuner, hein, mon grand?

— Ça ne serait pas de refus, tante Émilie. Il y a loin de Val-d'Argent à Montréal.

Jean-Pierre ne croyait pas si bien dire. Il allait vite s'apercevoir de la distance — tant géographique que sociale — qui séparait Val-d'Argent de Montréal.

Émilia ne se fit pas faute de le lui faire comprendre alors qu'elle dirigeait la voiture dans les rues inondées de la métropole. Tandis qu'il admirait le gratte-ciel de la Sun Life et les magasins de la rue Sainte-Catherine, elle l'entretenait de garde-robe à acheter, de bonnes manières à apprendre, de talents mondains à acquérir.

— Pour cette première année, j'ai pensé qu'il ne fallait pas trop te surcharger pour te permettre de bien démarrer dans tes études. Les seuls cours que je te demanderai de suivre en dehors de tes classes régulières, ce sera des cours de danse. Tantôt, sur la rue Guy, nous sommes passés devant le studio de Madame Roy, une excellente personne dont le mari s'est suicidé lorsqu'il s'est vu acculé à la ruine. Tu iras prendre des leçons de danse avec elle une fois la semaine. Comme elle appartenait à la meilleure société, elle pourra aussi t'enseigner les bonnes manières.

La voiture continuait de grimper les flancs du mont Royal, puis s'engagea dans une rue paisible bordée de maisons cossues.

— Nous voici arrivés, dit Émilia en amorçant le virage devant une maison de pierres grises.

Jean-Pierre, ébahi, regardait cette demeure imposante munie d'un grand portique et entourée de jardins soignés.

Émilia sourit de son étonnement.

— Ça te plaît, mon grand ?

— Oh oui, ma tante !

Tandis qu'ils montaient les marches conduisant à la porte d'entrée, elle posa une main ferme sur son épaule.

— C'est une nouvelle vie qui va commencer pour toi, Jean-Pierre. Tu sais que je mise tout sur toi. J'espère que tu sauras t'en montrer digne.

Une rapide visite de la maison acheva d'éblouir le jeune homme. Au rez-de-chaussée se trouvaient le grand salon, un petit boudoir, la salle à manger, la cuisine et un escalier étroit et tortueux à l'usage des domestiques afin qu'ils n'utilisent pas l'escalier d'apparat qui faisait face au hall d'entrée.

Au premier se trouvaient trois chambres, dont deux avec salle de bains et petit salon en enfilade : la première, qui donnait sur le jardin, était la chambre d'Émilia ; la seconde serait pour Jean-Pierre et la troisième servait de chambre d'invité.

Sa tante lui présenta les domestiques : Valentine, la bonne, qu'elle avait à dessein choisie laide (il l'apprendrait plus tard) afin de lui éviter les tentations ; Madame Boullé, la cuisinière, et son mari, Mathias, homme à tout faire et jardinier. Ces personnes logeaient au second, sous les combles, étage qu'elle ne lui fit évidemment pas visiter.

Émilia entreprit sans tarder, et avec l'énergie qui la caractérisait, le dégrossissement de son neveu. Aux repas, elle lui expliquait patiemment qu'ils mangeaient dans de la fine porcelaine anglaise, que les verres étaient de cristal et les couverts d'argent et non de plaqué. Cette leçon de choses s'acheva par une visite chez Birks afin de lui enseigner la différence entre ce qui est beau et vrai, et la pacotille. Puis vinrent les expéditions dans les grands magasins pour lui procurer une garde-robe convenable, les visites aux musées et aux galeries d'art. Émilia avait appris à apprécier le beau avec Arnold Stein, qu'elle

appelait son premier mari, aussi son nom revenait-il souvent dans les explications qu'elle donnait à Jean-Pierre.



Ce fut avec un certain soulagement que le jeune homme vit arriver le début des classes. Il se plongea dans ses études avec l'ardeur du néophyte. Timide avec ses condisciples, il se lia peu. Il réussissait bien. Comme elle le lui avait fait promettre, il était parmi les premiers de classe.

Fin avril, alors que Jean-Pierre venait de terminer ses examens, son père décéda subitement d'une crise cardiaque.

Émilie et lui se rendirent aussitôt à Val-d'Argent. Là, ils trouvèrent la famille Marchessault venue réconforter leur cousine. Germain, avec son efficacité habituelle, s'était occupé de tous les détails pénibles. Malgré son chagrin, Jean-Pierre fut heureux de revoir Rose-Delima, qui venait d'achever sa première année à l'Université d'Ottawa, c'est-à-dire dans l'un des collèges féminins affiliés puisque les femmes n'étaient pas admises à l'université. Il rencontra également ses deux frères aînés, qui habitaient depuis longtemps aux États-Unis et qu'il connaissait à peine, et revit ses deux sœurs religieuses, venues de leur couvent.

Après les funérailles, Émilie appela un conseil de famille et convainquit sa belle-sœur, ainsi que ses neveux et nièces, que le mieux était de vendre le magasin général au gérant qu'elle avait embauché l'été précédent, quitte à lui consentir un mode de paiement facile. La mère de Jean-Pierre retournerait au Québec, dans sa paroisse natale de Saint-Mathieu qu'elle avait quittée avec déchirement

une douzaine d'années auparavant. Émilía se faisait fort de lui trouver là une maisonnette avec un grand jardin. Jean-Pierre irait y passer ses vacances d'été et ne reviendrait à Montréal qu'en septembre pour y poursuivre ses études. Durant l'hiver, sa mère ne se sentirait pas seule puisqu'elle était apparentée avec la moitié des habitants de Saint-Mathieu.

Lorsque Émilía prenait une décision, les choses marchaient rondement. Aussi ne s'attardèrent-ils pas à Val-d'Argent. Jean-Pierre aurait voulu consacrer plus de temps à ses amis d'enfance. Il regretta surtout l'absence de Donald Stewart, son meilleur ami et compagnon de toujours, qui habitait maintenant Toronto avec ses parents. Il eut deux brèves conversations avec Margot Henri, la jeune fille qui avait tant rêvé de l'épouser ; avec la résignation des pauvres, elle avait vite compris que son amour de jeunesse était désormais perdu pour elle. Il fut surpris d'apprendre que son cousin Paul Marchessault travaillait maintenant avec Germain, son frère aîné, le nouveau propriétaire de l'hôtel Prince-Arthur de Timmins. Même, il était question qu'ils achètent un second hôtel à Kirkland Lake. Paul en prendrait la charge bien qu'il eût à peine vingt ans. Rose-Delima, pour sa part, retournerait à Ottawa en septembre pour y poursuivre ses études, comme lui-même d'ailleurs réintégrerait la Faculté de médecine de l'Université McGill.

Quelques jours plus tard, il accompagna sa mère et sa tante à Saint-Mathieu, où, comme l'avait prédit Émilía, ils trouvèrent sans difficulté une maison entourée d'un terrain propice au jardinage.

Jean-Pierre redoutait de devoir passer l'été dans ce petit village agricole qu'il avait quitté très jeune et où il

ne connaissait plus personne. Ses craintes, toutefois, se révélèrent être sans fondement et ses vacances beaucoup plus divertissantes qu'il ne l'avait espéré.

Il fit la connaissance de nombreux cousins et cousines. Il y eut des pique-niques en montagne au cours desquels, après avoir grimpé les pentes abruptes pour atteindre le sommet, on découvrait la chaîne des Appalaches, qui montait du Vermont et du New Hampshire, enjambait la frontière et allait encercler le lac Memphrémagog. Le soir, on écoutait les ballades sentimentales de Tino Rossi et on dansait sur des airs de *big bands* américains.

Il y avait bien les journaux qui apportaient chaque jour des rumeurs de guerre et de désordres du monde extérieur, mais on n'y prêtait qu'une attention distraite. La même chose s'était produite l'année précédente et Chamberlain avait tout arrangé. Au début d'août, les troubles se répandirent au pays même. Il y eut, à Halifax et à Kingston, des manifestations antisémites et des émeutes que l'on disait fomentées par le parti fasciste. À Sainte-Agathe, le curé entreprit une vigoureuse croisade pour débarrasser ce village laurentien des Juifs qui venaient y passer leurs vacances. Désormais, décréta-t-il, aucun Juif ne pourrait acquérir ou louer des propriétés, ou séjourner dans les hôtels, et on verrait à faire déguerpir ceux qui s'y trouvaient déjà. Les autorités municipales s'inclinèrent aussitôt et les propriétaires d'établissements estivaux emboîtèrent le pas.

Il n'y avait pas de Juifs à Saint-Mathieu, mais il y avait la blonde Jeanne avec ses yeux qui tournaient au bleu-vert et ses joues fraîches où le rire creusait des fossettes.

« Pourquoi celle-là plutôt qu'une autre ? » se demandait parfois Jean-Pierre, en butte aux difficultés que lui causait

le cousin Thomas, le cerbère de père, qui voyait d'un très mauvais œil ce parent trop riche venu de Montréal mettre des idées néfastes dans la tête des jeunes de son âge.

Tante Émilía, en récompense de ses succès, lui avait offert une Chevrolet bleue avec transmission au volant, mais il n'était pas question que Jeanne y monte sans que sa sœur aînée ou une autre duègne respectable l'accompagne. Aussi dut-il se contenter des moments qu'il passait près d'elle lors de réunions chez des parents et de baisers dérobés à la sauvette lorsqu'ils pouvaient s'isoler brièvement dans un coin.

Le 25 août 1939, les lumières s'éteignirent à Londres et à Paris. Désormais, la capitale anglaise et la Ville Lumière seraient plongées dans l'obscurité jusqu'à la fin de la guerre. Cet événement passa presque inaperçu pour Jean-Pierre, car il coïncidait avec l'anniversaire de naissance de Jeanne. Voulant lui faire un cadeau qui l'entretiendrait dans ses bonnes dispositions jusqu'aux prochaines vacances, il se rendit à Sherbrooke pour lui acheter le dernier disque de Tino Rossi, qu'il trouvait particulièrement approprié à la circonstance. Par prudence, il attendit une absence du père de Jeanne avant de se présenter chez elle. La mère de Jeanne, plus amène, le fit passer au salon. Comme il avait hâte de faire entendre cette nouvelle chanson à sa belle, il s'empressa de remonter le ressort du tourne-disque et de faire démarrer l'appareil. La voix caressante de Tino Rossi s'éleva, faisant rougir la blonde cousine :

Tu n'as que quinze ans et déjà
Tu affoles tous les hommes...

Malheureusement, comme dans une farce de théâtre, le cousin Thomas revint inopinément et entra juste au moment où Tino énumérait les charmes de Catarinetta :

... ni les rondeurs de ta poitrine
qui les rend fous...

Furieux, le père saisit le disque et d'un geste sec le cassa sur son genou.

— Si tu penses que je vais endurer que des petits morveux de la ville apportent leurs cochonneries pour corrompre ma fille, tu te trompes, mon garçon. J'm'en vas écrire à Émilia pour lui dire ma façon de penser, tu peux être sûr.

Cette menace tomba sur Jean-Pierre comme une douche d'eau froide. Que dirait sa tante? Lorsqu'elle avait accepté de payer son cours de médecine, elle avait été tellement catégorique en lui faisant promettre qu'aucune amourette ne viendrait déranger ses études.

Puis les événements se précipitèrent en Europe. Les troupes nazies coupèrent les ponts sur le Rhin et Mussolini mobilisa un demi-million de jeunes gens.

— S'il y a une guerre, déclarait le vieux Damase au magasin général de Saint-Mathieu, a va être ben courte. Avec toutes les machines qu'y ont maintenant, j'leu donne trois mois, pas plus, pis tout va être fini.

Il y eut une accalmie avant la tempête. Le 28 août, Mussolini en personne assura le premier ministre Mackenzie King qu'il ne négligeait rien pour assurer la paix. Le lendemain, Hitler déclarait n'avoir pas trouvé complètement négative la note qu'il avait reçue de la

Grande-Bretagne. À l'exposition de Toronto, cinquante avions de l'Armée de l'air survolèrent en formation le terrain. Les gens s'en trouvèrent rassurés. Avec une puissance pareille, Hitler y regarderait à deux fois avant de faire des siennes.

Le dimanche où Jean-Pierre rentra à Montréal, la Pologne avait été envahie et le roi d'Angleterre décréta l'état de guerre. Le jeune homme se dit que, s'il avait de la chance, ces graves événements distrairaient l'attention de sa tante Émilie des plaintes possibles du cousin Thomas. De fait, sa tante se contenta de lui demander des nouvelles de sa mère et des gens de Saint-Mathieu, sans plus. Soulagé, Jean-Pierre se dit que le cousin Thomas n'avait sans doute pas mis sa menace à exécution. Ce ne fut que le matin de l'ouverture des classes, alors qu'ils achevaient leur petit-déjeuner, que sa tante lui dit :

— Je compte bien que cette année sera aussi bonne sinon meilleure que l'an dernier, mon grand. Et c'est d'autant plus important avec les graves événements qui se déroulent en Europe. S'il y a mobilisation, il est sûr que les meilleurs élèves seront exemptés pour qu'ils puissent finir leurs études.

— Vous pouvez être sûre que je ferai de mon mieux, ma tante.

Émilie le regarda un moment pensivement. « Mon Dieu, il se pourrait que tu aies un point de ressemblance de plus avec ton illustre ancêtre: tu pourrais devenir médecin militaire. »

— Au fait, reprit-elle, te souviens-tu des conditions que tu as acceptées lorsque je suis allée te chercher à Val-d'Argent ?

— Mais oui, ma tante.

— Sache que je peux fermer les yeux sur des amourettes de vacances, mais pas sur une relation qui nuirait à tes études. Tiens-le-toi pour dit.

Sans lui laisser le temps de répondre, Émilie se leva et quitta la pièce, laissant le jeune homme interdit.

CHAPITRE II

En septembre 1940, Jean-Pierre entreprit sa troisième année de médecine. Le *National Resources Mobilization Act* fut voté le mois suivant, appelant en service actif, mais pour trente jours seulement, tous les hommes de vingt et un à quarante-cinq ans.

Plusieurs de ses confrères s'étaient déjà enrôlés dans l'armée active. Pour sa part, il espérait pouvoir finir son cours de médecine avant d'être appelé sous les drapeaux.

Ce mercredi de fin novembre pareil aux jours qui l'avaient précédé s'annonçait sombre et froid. Au cours de l'après-midi, une pluie verglaçante se mit à tomber, promettant une rentrée pénible à l'heure de pointe. Aussi Jean-Pierre crut-il bon de ne pas s'attarder. Il avait une période libre en fin de journée et il se dit qu'il valait mieux rentrer tout de suite plutôt que d'aller travailler à la bibliothèque comme il l'aurait fait normalement.

Lorsqu'il arriva dans le parc de stationnement, il trouva sa voiture recouverte d'une mince pellicule de glace. Avec un grattoir, il débarrassa le pare-brise et les rétroviseurs de leur revêtement opaque, puis il fit démarrer le moteur. Lorsqu'il la mit en marche arrière,

la voiture recula de quelques pouces, puis le sifflement familier causé par la friction des pneus tournant à vide sur le pavé lui apprit qu'il n'y parviendrait pas. Avec un soupir, il se mit à embrayer d'avant et d'arrière. Soudain, l'un des pneus rencontra du solide. La Chevrolet sortit du stationnement comme un bolide et percuta de plein fouet une voiture qui passait derrière elle.

Tout penaud, Jean-Pierre descendit pour constater les dommages, tandis que le conducteur de l'autre véhicule, un jeune homme de taille moyenne, au teint basané, en faisait autant. Son passager tenta d'ouvrir la portière de son côté, mais il dut y renoncer car elle était coincée.

— Eh bien, je crois que j'ai tous les torts, dit Jean-Pierre en haussant les épaules.

Son vis-à-vis se mit à rire.

— Écoute, à titre de finissant en droit, le premier conseil que j'ai à te donner c'est de ne jamais admettre ta culpabilité avant même l'enquête préliminaire.

Soulagé de le voir aussi détendu, Jean-Pierre sourit.

— Eh bien moi, je suis en médecine et, à titre de futur médecin, je voudrais savoir si quelqu'un est blessé.

— Mais non, je n'ai rien. Toi non plus, René? demanda-t-il à son compagnon, qui était enfin parvenu à descendre de voiture.

Celui-ci assura qu'il n'avait rien.

— Bon, alors voyons un peu les dommages. Mais avant, il vaudrait tout de même mieux nous présenter. Je m'appelle Nadim Karam et voici mon cousin, René Mattar.

— Et moi, Jean-Pierre de Brettigny.

Malgré deux portières enfoncées, l'examen révéla que la voiture de Nadim était encore en état de fonctionner.

Tel n'était pas le cas de la Chevrolet. Le pare-choc arrière, replié sur les roues, en gênait la conduite. Il n'y avait plus qu'à la pousser hors du chemin pour qu'elle ne nuise pas à la circulation.

— Tu n'auras qu'à la faire remorquer, observa Nadim. Comme mon auto fonctionne, veux-tu qu'on te dépose chez toi? Où est-ce que tu restes?

— Sur la rue Mira.

— Monte. Nous sommes presque voisins puisque j'habite sur Victoria.

En route, Nadim proposa qu'ils s'arrêtent boire un verre tous les trois.

— Avec ce temps maussade et après nos émotions... Qu'en dis-tu, Jean-Pierre?

— Ça me ferait plaisir.

Ils entrèrent dans une taverne de la rue Sainte-Catherine. Pendant qu'ils buvaient leur *draft*, et au fil des jours qui suivirent puisque Nadim s'offrit à le déposer à l'université jusqu'à ce que sa voiture soit réparée, Jean-Pierre apprit son histoire.

Le grand-père de Nadim avait émigré du Liban au début du siècle. Il avait débuté comme marchand ambulant. Grâce à son travail et à celui de son fils, la famille se trouvait maintenant propriétaire de l'un des magasins à rayons les plus importants de Montréal, le Merlin's. Les deux frères de Nadim travaillaient déjà dans l'entreprise familiale, l'un comptable agréé et l'autre diplômé en commerce. La famille avait décidé que Nadim serait avocat.

L'année précédente, il avait épousé la fille cadette d'un ami de son père, un autre exemple de réussite puisque son beau-père s'était amassé une fortune considérable

avec une chaîne de restaurants à New York et dans plusieurs États américains.

Jean-Pierre fut étonné d'apprendre que Nadim était déjà marié. Se sentant en confiance, il lui raconta également son histoire. Qu'il vînt d'un si lointain pays du Nord étonna Nadim à son tour.

— Qu'est-ce que vous faites pour vous amuser dans ce pays perdu ?

— Pour les activités en pleine nature, c'est imbattable. La chasse, la pêche, des lacs et des rivières partout, le ski, la raquette, le patin...

— Pas de tennis, pas de golf ?

Jean-Pierre s'esclaffa.

— À Val-d'Argent ? Il n'y avait que le restaurant de la grosse Émérentienne avec sa table de billard.

— Ah, tu joues au billard ?

— Oui.

— Et tu es bon ?

— Tu serais surpris.

Nadim parut très intéressé.

— Penses-tu que tu pourrais battre René ?

— Je peux essayer.

— Alors, il faut absolument que tu viennes chez moi. Nous avons une salle de billard et quand je joue avec René je perds toujours. Il est grand temps de lui donner une leçon, à celui-là. Es-tu libre mardi soir prochain ?

Jean-Pierre se trouva embarrassé. Pour rien au monde il n'aurait avoué que ce soir-là il se rendait chez Madame Roy, la veuve d'un financier ruiné, et que celle-ci lui enseignait les belles manières ainsi que la danse, s'appliquant à lui faire découvrir qu'il existait autre chose

que les « slows collés » et le jitterbug qui se dansaient à Val-d'Argent.

— Je regrette mais le mardi je ne suis pas libre.

— Alors, viens jeudi.



Lorsque Jean-Pierre se présenta chez les Karam, il fut impressionné par le luxe de cette énorme maison sise au 700 de la rue Victoria. Des tapis orientaux couvraient le parquet de l'immense salon. Le mobilier lui parut de style français, avec quelques splendides pièces arabes.

Nadim le présenta à son père, un homme à cheveux blancs, au regard sombre et perçant, à sa mère, corpulente et majestueuse, et à son épouse, Diana, jeune femme au doux visage et au sourire timide.

Tout en se rendant à la salle de billard, Nadim expliqua que son épouse avait été une amie d'enfance.

— Nous avons des chalets voisins à Saint-Marc, dans les Laurentides. Quand j'ai eu vingt et un ans, la famille a décidé qu'il était temps que nous nous épousions.

Jean-Pierre remarqua que le mot *famille* revenait souvent dans la conversation de son ami et il s'étonna de constater qu'il se pliait si docilement aux décisions des siens.

René les attendait dans la salle de billard. La partie commença. Il y avait longtemps que Jean-Pierre n'avait pas joué, aussi perdit-il la première partie, mais, au grand plaisir de Nadim, il gagna la seconde.

— Hein, mon René, t'as trouvé chaussure à ton pied, applaudit Nadim. Il faudra se reprendre jeudi prochain, les gars. Qu'est-ce que vous en dites ?

Il fut convenu que l'on se rencontrerait de nouveau le jeudi suivant. Nadim adorait jouer au billard même s'il était un joueur plutôt maladroit. Jean-Pierre offrit à René de le ramener chez lui et, chemin faisant, ce dernier lui expliqua que son nom véritable était Ryad, mais qu'il avait opté pour René car, disait-il, il était nord-américain et il ne voulait rien savoir du Moyen-Orient.

— On m'a envoyé à Beyrouth lorsque j'ai eu mes vingt et un ans. Mes parents souhaitaient que je ramène une épouse, mais il n'y avait pas de danger que je tombe dans ce piège-là. T'as pas idée comme ils peuvent être vieux jeu, là-bas.

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Croirais-tu qu'un de mes cousins de Beyrouth m'a dit un jour, et ça très sérieusement, que jamais il ne pourrait épouser une femme qui serait allée au cinéma avec un autre homme? Ils sont des siècles en arrière là-bas.

— Est-ce que c'est ta famille qui t'a demandé de t'inscrire en commerce?

— Non, c'est moi qui ai choisi. Quand j'aurai fini mon cours, je pense que j'irai m'établir aux États-Unis, à New York probablement. Et quand je me marierai, ce ne sera pas avec une femme que ma famille m'aura imposée.

Jean-Pierre devint un habitué des parties de billard du jeudi chez les Karam. Émilia, qui le voyait pour la première fois se lier avec des amis, voulut tout connaître de cette famille.

— Comment, dit-elle, ce sont des Syriens? Tu ne peux pas te faire des amis chez les futurs médecins, ou fils de médecins, enfin des gens qui pourraient t'être utiles plus tard?

Cependant, comme ils étaient riches, propriétaires du Merlin's, et surtout, comme il n'y avait pas là de jeune fille susceptible de séduire son neveu, elle cessa de s'inquiéter.

Après le congé de Noël, Nadim apprit à Jean-Pierre que sa femme attendait un enfant pour le mois de mai. Son ami l'en félicita.

— Comme il n'y a personne de son âge à la maison et qu'elle est assez seule pendant que je suis à l'université, sa sœur Leila va venir lui tenir compagnie jusqu'à la naissance de notre enfant, continua Nadim. Dans quelques semaines, il y aura une soirée pour souhaiter la bienvenue à ma belle-sœur. Tu recevras une invitation.

Le carton arriva tel qu'annoncé. Monsieur et Madame Ibrahim Karam avaient l'honneur de convier Monsieur Jean-Pierre de Brettigny à une soirée dansante donnée en l'honneur de Mademoiselle Leila Mokaish.

Au jour dit, vêtu du smoking que sa tante Émilie lui avait fait confectionner, Jean-Pierre se présenta rue Victoria. Un serviteur le débarrassa de son manteau et l'annonça. Le jeune homme salua les parents de Nadim, puis il hésita. Dans le grand salon, dont on avait retiré les tapis pour pouvoir danser, se pressait une foule nombreuse. Un orchestre de cinq musiciens jouait des airs de Tommy Dorsey.

Nadim aperçut Jean-Pierre et vint à sa rencontre.

— Viens que je te présente.

Il l'emmena près d'un groupe où deux jeunes femmes de taille identique conversaient avec d'autres personnes. Nadim mit la main sur l'épaule de sa femme.

— Diana, voici notre ami Jean-Pierre.

La jeune femme lui tendit la main avec son doux sourire.

— Et voici ma belle-sœur Leila.

Lorsqu'elle se retourna, Jean-Pierre fut ébloui. C'était le même visage que Diana, mais revu et corrigé par un grand artiste. L'ovale parfait de ce visage semblait faire paraître plus lourde la mâchoire légèrement proéminente de Diana. Le nez fin de Leila soulignait ce que celui de Diana pouvait avoir de trop sémitique. Enfin les yeux, d'un gris doux chez Diana, étaient, chez Leila, allongés en amande et d'un vert émeraude incroyable. Elle portait une robe blanche drapée à la grecque, retenue à la taille par une ceinture de pierreries vertes scintillantes qui faisaient écho à l'éclat de ses prunelles. Il songea que c'était là sans aucun doute la plus belle femme qu'il avait jamais vue. Il bégaya quelque chose. Elle lui tendit une main froide et le salua sans sourire. L'orchestre reprit de nouveau.

— Allons danser, dit Nadim gaiement, entraînant sa femme sur la piste.

Jean-Pierre demeura seul face à Leila.

— Puis-je vous demander de m'accorder cette danse ?

— Volontiers.

Il l'enlaça tout en bénissant intérieurement sa tante Émilie de lui avoir permis, grâce aux bons offices de Madame Roy, de savoir se comporter convenablement.

Leila dansait correctement, mais elle avait un air absent. Son partenaire se creusait la tête pour trouver les mots qui lui permettraient de faire sourire cette déesse de glace, mais il ne put songer qu'à des choses banales.

— Vous connaissez Montréal ?

— Pas tellement.

— Vous connaissez sans doute mieux le lac Saint-Marc. Nadim m'a parlé de vos villas voisines.

— Oui, mais je n'y suis pas allée chaque été comme Diana. J'allais plus souvent en France, chez ma tante Sélima.

— Puisque vous êtes ici pour quelques mois, j'espère que vous me permettrez de vous servir de guide pour vous faire connaître notre belle métropole.

— Je suis ici pour tenir compagnie à ma sœur, dit-elle d'une voix neutre qui désespéra Jean-Pierre.

La musique cessa. Sans un regard, Leila s'éloigna et se mêla à la foule. Jean-Pierre eut beau guetter sa chance de l'inviter de nouveau, elle était sans cesse entourée et la soirée s'acheva sans qu'il pût l'approcher.

Il retourna chez lui dans un état d'exaltation qui l'empêcha de trouver le sommeil. Les yeux grands ouverts dans l'obscurité, il se demandait de quelle façon il pourrait s'y prendre pour revoir Leila. Puis il espéra que la partie de billard du jeudi suivant lui en fournirait l'occasion. Mais en attendant, il lui faudrait traverser le gouffre de cinq longs jours, sans défense contre les magnifiques yeux verts qui hantaient ses rêveries. Telle devait être Cléopâtre lorsqu'elle subjuga Jules César, songeait-il. Tout en elle lui semblait mystérieux, exotique, jusqu'à ce prénom de Leila qui avait une résonance de conte des *Mille et une nuits*.

Lorsque, enfin, le jeudi arriva, ce fut le cœur battant que Jean-Pierre se présenta chez les Karam. À son grand désappointement, ni Diana ni Leila n'étaient visibles. Avec un faux détachement, il s'informa de la santé de Diana.

— Elle va bien, répondit Nadim. Elle et sa sœur sont sorties cet après-midi. Comme Diana était un peu fatiguée ce soir, elle se repose.

Jean-Pierre n'osa pas s'enquérir de Leila.

Sans le savoir, ce fut sa tante Émilía qui lui fournit l'occasion qu'il cherchait désespérément.

Après le dîner, alors qu'ils étaient au salon à boire leur café en lisant les journaux, Émilía soupira :

— Je vais manquer quelque chose d'extraordinaire. Une de mes clientes, mariée à un imprésario, m'a offert deux billets pour le concert du grand violoniste Bronislaw Huberman. Malheureusement, c'est le 2 février et il me faut être à New York ce jour-là. Je t'aurais emmené.

— Dommage en effet, fit Jean-Pierre. J'aime bien les violonistes.

— Écoute ce que les critiques européens ont dit de lui : « M. Huberman possède une technique magnifique, un lyrisme qui transporte ses auditeurs vers les sphères éthérées où l'esprit, enfin dégagé, semble se mouvoir dans l'éternelle clarté. » Nous aurions été transportés au ciel, ni plus ni moins.

Jean-Pierre eut une inspiration subite.

— Si vous pouviez m'en obtenir deux autres, j'inviterais Nadim et sa femme, ainsi que René, ajouta-t-il avec plus de prudence que de franchise. Ça fait bien des fois qu'ils me reçoivent et j'aimerais leur rendre leur politesse.

— D'accord. Je verrai ce que je peux faire.

De fait, Émilía obtint les billets et Nadim accepta l'invitation pour son épouse et lui-même ainsi que pour sa belle-sœur.

Au soir dit, Émilía consentit même à prêter à son protégé la Lasalle seize cylindres et c'est en grand équipage que Jean-Pierre se présenta à la résidence des Karam et qu'il conduisit ses invités au *His Majesty's Theatre*. Tandis que déferlait la musique, le jeune homme regardait

subrepticement le beau profil de Leila, dont le visage ne se départissait pas de sa gravité. Certes, le violoniste avait du talent, mais si Jean-Pierre était transporté au paradis ce n'était pas à lui qu'il le devait.

Se sentant observée, Leila se retourna et Jean-Pierre reçut en plein cœur l'éclat de ses yeux verts. Puis de nouveau elle tourna la tête, le laissant subjugué.

Après le concert, Jean-Pierre emmena ses invités au restaurant et commanda du champagne, et tant pis si son allocation mensuelle allait y passer. La conversation devint gaie et animée et pour la première fois il vit sourire Leila.

C'est à ce moment-là qu'il perdit les dernières bribes de bon sens qui le retenaient. Plus rien ne comptait que de la revoir. Quand, sur le pas de la porte, Nadim et Diana lui dirent bonsoir, il osa prendre la main de Leila pour la retenir et il lui demanda si, le samedi suivant, il pourrait venir la chercher pour lui faire visiter la ville.

Elle le regarda longuement, presque spéculativement, puis elle laissa tomber :

— Très bien. Venez à deux heures.

Lui tournant le dos, elle pénétra dans la maison et referma la porte sans le regarder.

Jean-Pierre avait l'impression qu'il se déplaçait dans une sorte de brouillard. Toute la semaine, aux cours, à la maison, il ne prêta qu'une attention distraite au monde ambiant. Émilía l'interrogea sur le concert, sur Nadim et Diana. Il répondit vaguement, la laissant supposer que René les avait accompagnés, ne soufflant mot de Leila dont elle ignorait l'existence.

Le samedi suivant, sous prétexte de rencontrer des confrères de classe, il se rendit chez les Karam. Lorsqu'il

prononça le nom de Leila, le domestique l'enjoignit d'attendre. Au bout de quelques minutes, elle apparut, vêtue d'un manteau de lainage, une petite toque de fourrure sur ses cheveux noirs, les mains cachées dans un manchon de même fourrure.

Une fois dans la voiture, Jean-Pierre lui proposa de lui montrer la ville dans son ensemble.

— Allons au mont Royal. On a une vue splendide de la cité de là-haut.

— Je veux bien, acquiesça Leila, toujours grave et distante.

Tout en se dirigeant vers la montagne, Jean-Pierre lui nomma les divers édifices et monuments sur sa route. Une fois près du chalet et de l'observatoire, il stoppa la voiture.

— Allons nous promener un peu, proposait-il.

Le soleil brillait, la neige étincelait et Montréal s'étalait à leurs pieds; au loin, le Saint-Laurent, dont le chenal était comme une blessure sombre dans la neige.

Jean-Pierre interrogea Leila sur ses séjours en France, dont lui avait parlé René. Elle répondait brièvement, ne se livrant pas. Pour encourager les confidences, il lui parla de son lointain pays du nord de l'Ontario, de sa tante Émilie chez qui il habitait tandis qu'il poursuivait ses études de médecine. Puis, comme le vent était frisquet malgré tout, il l'invita à aller prendre un gin chaud au citron.

Ce breuvage répandit une bonne chaleur dans leurs veines et fit même monter un peu de couleur aux joues d'ivoire pâle de Leila.

— Faites-vous du ski? lui demanda-t-il.

Cette fois-ci, elle s'anima tout à fait.

— Oh oui, j'aime ça. J'en ai fait à Chamonix plusieurs hivers.

— Alors, samedi prochain, on pourrait aller dans les Laurentides. Qu'en dites-vous ?

De nouveau elle fixa sur son compagnon ce regard spéculatif qui lui causait un vague malaise.

— D'accord, dit-elle au bout d'un moment. Et puis, j'ai la clé de notre chalet au lac Saint-Marc. Quand nous serons fatigués, nous pourrons y aller manger quelque chose et nous reposer un peu.

Cette invitation laissa Jean-Pierre bouche bée. Qu'ils soient seuls, tous les deux, dans un chalet désert... Puis une idée lui traversa l'esprit, jetant une douche d'eau froide sur son enthousiasme naissant.

— Vous avez sans doute des domestiques là-bas qui s'occupent de la maison ?

— Non. C'est un fermier qui habite plus loin qui y garde un œil durant l'hiver. Nous y trouverons de quoi faire un bon feu dans la cheminée et nous pourrons casser la croûte avant de revenir. Ça vous plairait ?

Si ça lui plaisait ! Il en était ravi, abasourdi. C'était au-delà de ses espérances. Cela ouvrait des perspectives à la fois alléchantes et terrifiantes.

Sur le chemin du retour, il prit à dessein Summit Circle, soi-disant pour lui montrer la ville sous un autre angle, mais surtout pour s'isoler un peu aux abords du parc. Il s'enhardit à tâter le terrain d'un peu plus près et, lui prenant la main, il y posa ses lèvres.

— Leila, je n'ai jamais connu de femme comme vous. Depuis que je vous ai vue la première fois, je ne pense qu'à vous.

La jeune fille le regardait gravement. Il continua :

— Je crois bien que je suis amoureux de vous, Leila.

Lorsqu'il lui entourait les épaules de son bras et que leurs visages se rapprochèrent, elle ne se déroba pas. Les lèvres de Leila étaient douces sous les siennes et, lorsqu'elles s'entrouvrirent et que sa langue agile vint caresser la sienne, il en ressentit une sorte d'éblouissement. Plus rien au monde n'existait, sauf cette mince jeune femme qui s'abandonnait dans ses bras.

Elle le repoussa doucement mais fermement.

— Il faut rentrer maintenant.

Puis, consultant la petite montre à son poignet, elle ajouta : « Il est presque quatre heures moins quart. Dépêchons-nous. J'avais dit à Diana que je serais de retour pour quatre heures. »

À regret, Jean-Pierre fit démarrer la voiture. Sur le chemin du retour, lorsqu'il voulut parler de ce qu'il ressentait, Leila détourna la conversation, l'entretenant de sa sœur que la grossesse fatiguait, de sa joie à l'idée d'aller à Saint-Marc lorsque l'enfant serait né.

Avant de la quitter, il lui rappela qu'il vaudrait mieux partir assez tôt le matin le samedi suivant.

— À huit heures je sonnerai à votre porte, dit-il.

— Je serai prête.

Il lui prit la main et posa ses lèvres sur la peau douce entre son gant et sa manche.

— Comme la semaine va me paraître longue, murmura-t-il.

Leila lui décocha un sourire énigmatique et le quitta rapidement. Jean-Pierre retourna chez lui déchiré entre l'espérance la plus folle et une inquiétude envahissante. La situation avait évolué avec une telle rapidité qu'il en avait le souffle coupé.

Il se représentait Leila s'abandonnant dans ses bras, répondant à son baiser comme Margot Henri l'aurait fait à Val-d'Argent. Pour Jean-Pierre, il n'était pas difficile de savoir ce que Margot voulait : l'épouser, devenir la femme du marchand général du coin. Mais Leila, fille d'un riche restaurateur de New York, qui avait passé une partie de sa vie en France et fréquenté la Sorbonne, que lui voulait-elle ? Le peu de bon sens qu'il lui restait lui disait qu'elle ne pouvait pas avoir été terrassée par une passion irrésistible pour sa personne. Elle demeurait trop secrète, trop distante, tout en lui permettant des privautés qu'il n'aurait pas cru possible d'obtenir dans un laps de temps aussi court. Alors, qu'était-il vraiment pour elle ? Un flirt sans conséquence ou une passade plus sérieuse pour meubler le temps en attendant que naisse le bébé de Diana ?

— Tu as l'air bien préoccupé, mon grand, observa Émilie. Quelque chose ne va pas ?

— Mais non, ma tante. Je me sens un peu fatigué, c'est tout.

— Qu'est-ce que tu as fait cet après-midi ?

— Après une partie de billard où j'ai battu René, à la grande joie de Nadim, nous avons décidé d'aller marcher au parc du mont Royal. Je crois bien que j'ai perdu l'habitude de marcher.

— Tu as donc vu les Karam encore cet après-midi ? Il me semble que tu te lies trop avec eux.

— Mais non, ma tante. Ce sont des compagnons très agréables.

Puis, songeant qu'il valait mieux dire une partie de la vérité, il ajouta :

— Nous avons convenu d'aller faire du ski samedi prochain.

— Où ça ?

— Près de Saint-Marc, où ils ont une maison d'été. Il faut que je fasse un peu de sport pour me remettre en forme.

— Certainement, mon grand. Pourvu que ça ne dérange pas tes études.

Un autre problème, cependant, tracassait Jean-Pierre alors qu'il songeait à la rencontre du samedi suivant, et surtout, à la dînette dans la villa déserte.

Pour la dixième fois, il repassa dans sa tête la séquence d'événements qui se déroulerait probablement. Il ferait un feu dans la cheminée. Il la prendrait dans ses bras et l'embrasserait. À cette seule idée, il sentait l'excitation le gagner. Et après ? Si elle lui permettait d'aller plus loin ? Après tout, elle avait cédé à son baiser avec une facilité déconcertante.

La perspective qui s'ouvrait devant ses yeux lui donnait le vertige. Son expérience de l'amour se résumait à deux brèves passades avec Toinette, la fille d'un fermier du troisième rang à Val-d'Argent, qui se couchait volontiers dans le foin pourvu qu'on le lui demandât gentiment. Elle avait ainsi dépucelé la plupart des jeunes gens de la paroisse. Mais avec une femme comme Leila, que fallait-il faire ?

« Bon, réfléchissons », se dit-il. Il ferait un feu dans la cheminée. Ils seraient assis (étendus ?) devant le foyer. Ils avaleraient le goûter qu'il aurait apporté (ne pas oublier d'en discuter avec la cuisinière) et boiraient le champagne (qu'il aurait également apporté). Il l'entourerait de ses bras et il l'embrasserait. Si elle se laissait faire, il passerait à des caresses plus précises. Et si elle ne l'arrêtait toujours pas, devait-il la déshabiller sur place ou la porter

dans ses bras jusque sur le lit d'une chambre voisine? (Ne pas oublier de localiser les chambres en entrant.) Quand se déshabillerait-il, lui? Quand elle serait nue? (Le chalet était-il chauffé? À vérifier.)

Plus il y songeait, plus cet exercice auquel il aspirait de toutes ses forces lui paraissait semé d'embûches. Il redoutait d'y faire figure de puceau maladroit qui soulèverait la moquerie plutôt que l'admiration et la satisfaction. Si seulement on pouvait apprendre ces choses d'un professeur expérimenté comme on apprend le tango. Il revit soudain Madame Roy et il l'entendit lui dire :

— Tu as le sens de la danse, Jean-Pierre. C'est bien, c'est même très bien. On peut essayer quelques variations, comme Valentino en faisait.

Alors, il la renversait sur son bras. Il revoyait le visage rose et souriant de Madame Roy, sa taille qui n'avait plus la sveltesse d'antan mais qui avait conservé sa souplesse, la poitrine avec ses seins plantureux.

En amour, quelles variations existait-il?

L'image de Madame Roy continuait de hanter son esprit. Il avait senti qu'elle l'aimait bien. Peut-être que, s'il abordait le sujet, elle consentirait à l'aider et répondrait à ses questions sans embarras. Après tout, elle avait été mariée et, lorsqu'elle expliquait les mouvements de la danse, les muscles et articulations dont il fallait se servir, elle le faisait sans pruderie, appelant les choses par leur nom, clairement et simplement.

Cette idée lui trotta dans la tête toute la journée du dimanche. Il se dit que le plus tôt serait le mieux, avant de perdre son courage.

Aussitôt les cours finis, le lendemain, il courut à l'immeuble de la rue Guy où Madame Roy avait son

studio et grimpa quatre à quatre les escaliers qui y conduisaient. Il ouvrit la porte. Sur un air de valse, trois couples d'adolescents boutonneux évoluaient autour de leur professeure, qui scandait le rythme comme un chef d'orchestre : UN deux trois, UN deux trois...

Lorsqu'elle aperçut Jean-Pierre dans l'embrasure de la porte, elle dit aux élèves de continuer, l'entraîna sur le palier et referma la porte.

— Jean-Pierre ? Qu'est-ce qui t'amène ici aujourd'hui ? C'est demain ta leçon, n'est-ce pas ?

Au moment de parler, il mesura soudain tout le ridicule de sa démarche. Il restait là, debout, les bras ballants.

— Excusez-moi, madame Roy, je n'aurais pas dû venir.

Elle lui prit la main et la conserva dans la sienne.

— Voyons, Jean-Pierre, tu avais certainement une bonne raison de venir. Allons, parle. Tu sais que je suis toujours à ta disposition pour t'aider.

Il bafouilla qu'il voulait lui poser des questions.

— Des questions ? À quel sujet ?

Il haussa les épaules, tout à fait incapable de prononcer les mots qu'il fallait.

— Tu as une peine d'amour ? demanda-t-elle soudain.

— Pas exactement. J'ai... j'ai rencontré une femme épâtante, très belle, de New York. Elle m'invite à un chalet samedi prochain, rien qu'elle et moi, et je ne sais pas...

Elle le regarda un moment, puis elle dit : « Il me faut retourner à mes élèves maintenant. Viens chez moi demain après-midi à trois heures. Nous parlerons de tout ça. Voici ma carte. L'adresse y est indiquée. »

Toute la soirée, Jean-Pierre se dit qu'il n'irait pas. Mais le lendemain, il se rendit à l'adresse inscrite sur la carte.

Pour la première fois, il s'absenta d'un cours à l'université.

Le numéro 4345 se trouvait au deuxième étage d'un long immeuble avec escaliers extérieurs en spirale, typiques de Montréal. À trois heures précisément, il appuyait sur le bouton de la sonnette.

Madame Roy vint ouvrir et le fit passer dans le salon, une grande pièce à haut plafond divisée en deux par une arche formée de piliers ronds et d'une pièce transversale sculptée. Les lourdes portières qui la fermaient avaient été attachées de sorte qu'elles découvraient un grand lit qui occupait l'autre moitié de la pièce. Avec son œil maintenant plus exercé, Jean-Pierre se rendit compte que le mobilier était de qualité, probablement les seules choses qui lui restaient de la vie aisée qu'elle avait connue avec son mari.

Elle le prit par la main et le conduisit à un canapé où elle le fit asseoir près d'elle. Elle portait une robe de couleur ivoire dont le large décolleté laissait voir la naissance de ses seins.

— Tu prendras bien un verre de porto? demanda-t-elle en prenant la carafe sur le guéridon près d'elle et en remplissant deux verres.

Puis, le regardant en plein dans les yeux, elle lui dit :

— Parle-moi de cette fille que tu as rencontrée.

Jean-Pierre lui raconta comment il avait connu Leila, le peu qu'il savait d'elle, leur sortie du samedi précédent, l'expédition de ski projetée pour le samedi suivant et l'invitation de Leila à aller se reposer au chalet de famille dont elle avait la clé.

Madame Roy lui prit la main. « Dis-moi, as-tu jamais fait l'amour à une femme? »

En rougissant, il lui avoua les deux misérables passades avec Toinette.

— Jean-Pierre, je ne peux pas te dire combien j'apprécie que tu aies assez confiance en moi pour me parler de tes soucis.

— Alors, vous ne vous moquerez pas de moi? demanda-t-il humblement.

— Jamais de la vie. Tu n'es pas comme beaucoup de jeunes gens qui ne connaissent rien à l'art de l'amour et qui s'imaginent qu'être brutal et s'imposer sont une marque de virilité, alors que c'est tout le contraire. Toi, puisque tu te soucies d'en savoir davantage, c'est que tu es sensible au plaisir de l'autre, comme doit l'être un homme de cœur. Mais d'abord, mettons-nous à l'aise. Donne-moi ton veston.

Lorsqu'elle l'eut pendu dans le placard elle revint, dénoua sa cravate et se mit à déboutonner sa chemise. Pour la seconde fois en moins d'une semaine, Jean-Pierre se demanda avec angoisse ce qui allait se passer et s'il serait à la hauteur.

Elle s'assit contre lui et, tout en lui caressant la poitrine de ses mains douces, elle lui dit :

— Est-ce que tu crois que faire l'amour est une belle et bonne chose lorsque deux personnes qui s'estiment y trouvent également plaisir?

— Mais oui, madame.

— Appelle-moi Louise, même Leila si tu préfères.

Elle attira vers elle le visage du jeune homme. Sa bouche était accueillante, ses mains caressantes. Lorsque Jean-Pierre reprit son souffle, elle lui murmura à l'oreille :

— Tu as l'étoffe d'un grand amoureux. Tu es très doué. Enlève ma robe.

Les mains tremblantes, il en défit les agrafes. Le corsage glissa vers la taille. Elle ne portait pas de soutien-gorge et les seins apparurent, généreux, laitueux, avec des aréoles roses. Elle se leva et laissa choir sa robe par terre et, l'obligeant à se lever, elle le déshabilla à son tour.

— Allons sur le lit, murmura-t-elle.

Le jeune homme se coucha près d'elle. Elle l'attira dans ses bras et l'embrassa longuement tandis que ses mains habiles descendaient vers le sexe tumescent. Éperdu de désir, Jean-Pierre la posséda immédiatement avec toute l'ardeur qu'elle avait su éveiller en lui. Lorsqu'il retomba, pantelant, elle blottit sa tête au creux de l'épaule de son partenaire et lui caressa le visage doucement.

— Je savais bien que tu avais l'étoffe pour faire un grand amoureux, Jean-Pierre. C'est très bien.

— Ah oui? Vous croyez vraiment?

— Oui, très cher. Et maintenant, mon jeune et impétueux ami, la leçon va commencer.

Lorsqu'il quitta Louise Roy en fin d'après-midi, Jean-Pierre en avait appris plus en anatomie et en psychologie amoureuse en trois heures qu'en deux ans et demi à la Faculté de médecine.

— Si tu crois qu'une autre leçon t'aiderait avant de rencontrer ta belle, je pourrais te recevoir vendredi après-midi, lui avait-elle dit comme il prenait congé.

— Vendredi? C'est que j'ai un examen...

— Alors, quand tu voudras, très cher. Je serai toujours heureuse de te revoir.

Il arriva en retard pour le souper. Lorsque Émilie

l'interrogea, il alléguait une expérience de laboratoire qu'il avait dû terminer.

— Tu aurais dû téléphoner, reprocha-t-elle doucement. J'étais inquiète.

— Excusez-moi, ma tante. J'y penserai une autre fois.

Intérieurement, il sentit que le bât le blessait. Toujours expliquer. Toujours inventer. Ah, quand donc serait-il libre ?

CHAPITRE III

Paul Marchessault reçut une communication l'enjoignant de se présenter à un examen médical afin de déterminer s'il était apte au service militaire. Puis il fut envoyé à Toronto pour subir son entraînement.

Lorsqu'il revint en permission, il apprit à son frère Germain qu'il avait signé un engagement pour servir outre-mer.

— Que veux-tu, expliqua-t-il à son frère atterré, il faut d'abord régler ça et après, quand ce sera fini, on pourra continuer nos projets.

Germain ne pouvait cacher son désappointement et son inquiétude. Ils avaient toujours travaillé ensemble et tous ses plans d'expansion se fondaient sur la présence de son frère.

— Alors, cet hôtel à Kirkland Lake que nous devons acheter ?

— Il sera encore là quand je reviendrai, Germain, celui-là ou un autre. Et puis, il faudra de toute façon que j'y aille un jour ou l'autre, tu le sais ça. Ils vont imposer la conscription. J'aime encore mieux y aller avec mes amis et les gars de mon régiment.

Lorsque Rose-Delima, sa sœur, apprit cette nouvelle, elle sentit que cette fois la guerre n'était plus une série d'événements tragiques et sanglants qui se passaient en Europe, mais une réalité qui les toucherait tous avant de s'éloigner.

À Noël — le premier où il y eut une place vide à table —, une carte de Noël des Stewart apprit à Rose-Delima qu'un autre être qui lui était particulièrement cher était également dans l'armée: Donald, l'ami d'enfance qu'elle n'avait jamais cessé d'aimer. Sa mère, que les enfants Marchessault avaient toujours appelée tante Rose, avait griffonné cette nouvelle sans donner d'autres détails. Rose-Delima lui avait écrit aussitôt pour en savoir davantage, mais n'avait pas encore reçu de réponse.

Après les vacances, elle était rentrée à Ottawa en se disant qu'elle recevrait sans doute une lettre pour son anniversaire de naissance, qui tombait le 3 février. Chère tante Rose, jamais elle n'oubliait son anniversaire. Et pour cause, aimait-elle raconter. La mère de Rose-Delima et elle s'étaient trouvées isolées par la tempête, loin de toute aide, dans ce bled perdu de Val-d'Argent, et tante Rose, qui n'avait alors que dix-huit ans, avait dû agir comme sage-femme lors de la naissance de Rose-Delima.

Lorsque s'achevèrent les cours de l'après-midi la veille de son anniversaire, la jeune femme vit avec satisfaction que la lettre attendue se trouvait dans son casier. Déchirant en hâte l'enveloppe, elle déplia le feuillet et lut: « Chère filleule... »

Tante Rose s'était toujours considérée comme sa marraine même si, au baptême, le curé, horrifié qu'on lui proposât une protestante, l'avait refusée tout net.

Rapidement, Rose-Delima parcourut les premières lignes de la missive, déchiffrant avec difficulté l'écriture haute et vieillotte. L'oncle Doug avait une mauvaise grippe dont il se remettait mal... sa nièce s'était mariée durant l'été à Hamilton... très beau mariage... Puis elle vit enfin le nom qu'elle cherchait: «Donald s'est enrôlé au mois de septembre. Il achève son entraînement et s'attend à être muté bientôt. Il ne sait pas quand il sera envoyé outre-mer.»

La jeune fille replia le feuillet et, relevant la tête, fixa distraitemment les flocons de neige qui tombaient comme un rideau mouvant devant la fenêtre. Il y avait presque trois ans qu'elle n'avait pas vu Donald. Pourtant, il était aussi présent à son esprit que lorsqu'ils passaient leurs vacances d'été ensemble. Il avait été son premier amour et elle sentait qu'il ne pourrait jamais y en avoir un autre. Sachant que la correspondance l'ennuyait, elle ne lui avait pas écrit, mais, par les lettres de sa mère, elle était au courant de ses études, des voyages qu'il avait faits durant les vacances, de ses projets. Maintenant qu'il risquait de partir pour les champs de bataille de l'Europe, elle se dit qu'il lui fallait absolument le revoir avant son départ.

Les pensées qui l'avaient hantée lorsqu'elle avait appris que son frère Paul s'embarquerait bientôt pour l'Angleterre revinrent comme un vol de corbeaux. S'il allait lui arriver quelque chose!... Non, il fallait qu'elle le revoie.

Elle se hâta de monter à sa chambre et, s'asseyant à son pupitre, elle se mit à écrire:

*Cher Donald,
Je viens de recevoir une lettre de ta mère m'apprenant
que tu es devenu soldat de Sa Majesté et que tu t'attends*

à changer d'endroit bientôt. Comme tu le sais sans doute (par ta mère, toujours), je suis à Ottawa depuis deux ans, inscrite à un collège féminin affilié à l'Université d'Ottawa. Et si tous les chemins mènent à Rome, tous les trains de troupes passent d'ordinaire par Ottawa. Alors, je t'envoie mon adresse et mon numéro de téléphone. Je veux absolument te voir avant que tu sois envoyé outre-mer. Tu me le promets ?

Je t'attends,

Lima

Elle écrivit l'adresse de sa tante Rose sur l'enveloppe et, ayant mis son manteau, sortit dans le vent glacial qui balayait la rue Rideau pour aller mettre sa lettre à la poste.

En revenant, elle s'aperçut qu'il était déjà cinq heures moins quart. Elle arriverait en retard au cours de philosophie et le père Cervette lui jetterait un regard courroucé. Ramassant ses livres à la hâte, elle remonta la rue Waller vers le pavillon où se donnaient les cours de philo. Si les autorités ecclésiastiques de l'université toléraient que les religieuses enseignent les matières universitaires aux collégiennes, y compris la physiologie (elles omettaient le chapitre sur les organes sexuels, sous prétexte qu'à l'examen on ne posait jamais de questions sur cette partie du corps), il n'en allait pas de même pour la philosophie. Pour enseigner cette matière, ils jugeaient qu'il fallait d'abord posséder une solide formation en théologie thomiste, chose impensable chez une religieuse.

Tout en cheminant péniblement sur les trottoirs, où le vent amoncelait la neige, Rose-Delima songea qu'il lui faudrait bientôt prendre une décision pour l'an prochain. Elle avait suivi quelques cours par correspondance

pendant qu'elle enseignait à Val-d'Argent, mais il lui manquait des crédits pour obtenir son baccalauréat à la fin de l'année. Son frère Germain était généreux. Il payait ses dépenses sans lésiner. Mais ce serait peu raisonnable de lui demander de payer pour les quelques crédits qui lui manquaient.

Et puis, elle était lasse de cette vie quasi monacale. La plupart des étudiantes étaient externes. Il n'y avait qu'une demi-douzaine de pensionnaires et elles étaient soumises à un règlement d'une rigueur qui lui semblait de plus en plus difficile à supporter.

Enfin, elle déciderait plus tard. En attendant, la seule chose importante, c'était l'espoir de revoir Donald bientôt. À cette seule pensée, son cœur se mit à bondir dans sa poitrine.

Les tempêtes de février cédèrent la place aux grands vents du début mars. Déjà on voyait les équipes d'ouvriers coupant la glace de la rivière Rideau en prévision des dégels, signe précurseur de l'arrivée du printemps.

Un vendredi, comme elle se préparait à retourner à la salle de cours, on vint prévenir Rose-Delima qu'elle était demandée au téléphone. Ainsi qu'elle l'espérait, ce fut sa voix qui résonna dans l'appareil :

— Lima? C'est Donald.

— Où es-tu?

— Tu me croiras pas, mais je suis à Saint-Jérôme. Je t'expliquerai. J'ai une permission de fin de semaine et je monte à Ottawa avec un chum. Veux-tu que j'aille te prendre au couvent?

— Surtout pas. J'irai t'attendre dans le lobby du Château Laurier. À quelle heure arrives-tu?

— Vers six heures. Ok?

— Je serai là.

Du coup, elle n'eut plus le goût d'aller entendre mère Marie-Mélanie lire, des trémolos dans la voix, les poètes romantiques anglais. Elle monta à sa chambre et en ouvrit la penderie. Qu'allait-elle porter ce soir? La robe de lainage gris avec un nœud rouge? Non, ça faisait trop écolière. Plutôt celle en crêpe bleu royal avec le décolleté drapé et des manches courtes. Il faisait froid, mais tant pis. Avec son manteau de laine, elle survivrait.

Elle se lava les cheveux et mit beaucoup de temps à se maquiller. Puis elle revêtit la robe bleue et tenta de se mirer dans la glace minuscule dont on meublait les chambres des collégiennes afin de décourager tout penchant à la coquetterie. Elle examina son visage rond encadré de cheveux noirs soyeux tombant sur ses épaules. Ouvrant tout grands ses yeux sombres, elle remit un peu de mascara et s'exerça à sourire, accentuant ses fossettes de son index.

D'après l'horloge, il n'était que deux heures et demie. Il restait plus de trois heures à tuer avant l'arrivée de Donald. Rose-Delima tenta de prendre un livre, mais il lui était impossible de se concentrer. De guerre lasse, elle décida de se rendre immédiatement au Château Laurier. S'il fallait que mère Marie-Mélanie vienne frapper à sa porte pour s'enquérir du motif de son absence, qu'elle la retarde ou l'empêche de sortir!...

Une fois au Château, Rose-Delima choisit un siège d'où elle pouvait surveiller les deux portes monumentales donnant accès au hall de l'hôtel. À chaque moment, des soldats en uniforme, des officiers galonnés entraient. Elle attendit. Les aiguilles de la grande horloge entourée

de têtes de bisons et d'originaux avançaient avec une lenteur désespérante. Enfin, un peu après six heures, elle vit Donald entrer. Courant vers lui, elle se jeta dans ses bras.

— Hé là! C'est bien ma Lima, dit-il en l'éloignant à bout le bras pour la regarder, puis l'enserrant pour l'embrasser.

— Est-ce que tu sais combien ça fait de temps que je ne t'ai pas vu?

— Tu n'as pas changé, tu sais. Mais là, nous allons avoir toute la fin de semaine pour refaire connaissance. Viens, allons souper. Je meurs de faim.

Le bras autour de sa taille, il l'entraînait vers la salle à manger lorsqu'il se ravisa.

— Il vaudrait mieux s'assurer d'une chambre tout de suite. On me dit qu'elles sont difficiles à obtenir.

Ils revinrent à la réception, où Donald demanda une chambre pour le sous-lieutenant et Madame Stewart.

— *Do you have reservations, Sir?* demanda l'employé.

— *No, but for the next two days I'm on a special mission for Brigadier Crawford. I hope you can accommodate me.*

Le commis consulta le registre et finit par déclarer qu'il restait une petite chambre au cinquième. Donald remplit la fiche sans sourciller.

— Tu sais, dit-il à Rose-Delima pendant qu'ils se dirigeaient vers la salle à manger, il vaut mieux s'enregistrer comme mari et femme. Comme ça, on ne risque pas que le détective de l'hôtel vienne frapper à la porte aux petites heures du matin pour demander que les « visiteurs » quittent la chambre.

Rose-Delima ne répondit rien, mais son cœur se serra. Comment savait-il toutes ces choses? Quelle autre Madame Stewart avait partagé sa chambre?

Une fois attablés, il lui raconta comment il avait été muté à Saint-Jérôme.

— Tu me croiras pas quand je vais te conter ça, dit-il en riant. Figure-toi qu'un jour on me dit que le brigadier veut me voir. Je me demandais bien ce qu'il me voulait. J'entre. Je me mets au garde-à-vous. Il me regarde avec ses yeux tout bleus dans sa grosse face rouge. « *At ease*, qu'il me dit. *Stewart, I'm told you* parlez-vous *like a native. Is that true?* » « *Yes, Sir* », que je lui répons. Il me regarde comme si une chose pareille était inconcevable. Puis il me demande où j'ai appris ça et je lui répons que j'allais à l'école française quand j'étais petit. « *Well, I'll be damned* », qu'il a dit. Bon, pour faire une histoire courte, il me dit qu'on avait besoin de commandos qui parlent français et que je serais envoyé en Colombie-Britannique pour l'entraînement. Auparavant, je ferais un stage à Saint-Jérôme pour pratiquer mon français car ça fait un bout de temps que je ne m'en suis pas servi.

— Deux ans et sept mois exactement, dit Rose-Delima. Donald se mit à rire.

— Oui, mais maintenant que je suis là, on va bien s'amuser. Nous allons profiter de la fin de semaine, ma belle Lima.

— Il faut que je sois de retour au couvent avant dix heures du soir.

— Quoi! Ça n'a pas de sens.

— Eh oui. La mère directrice ne plaisante pas là-dessus.

— On s'en fout. Viens.

Ils prirent l'ascenseur pour monter au cinquième. Donald ouvrit la porte en saluant avec panache.

— Après vous, madame.

Une fois la porte refermée, Rose-Delima oublia tout dans ses bras.

Les aiguilles de l'horloge semblaient maintenant être entraînées dans une course folle. Donald et Rose-Delima allèrent danser, prirent leur petit-déjeuner au lit, allèrent au cinéma... La nuit, lorsque Donald dormait, Rose-Delima se blottissait contre lui et luttait pour rester éveillée, disputant au sommeil ces minutes précieuses qui s'ajouteraient aux autres pour constituer les souvenirs dont bientôt elle devrait se contenter. Et s'il allait lui arriver malheur, songeait-elle parfois. S'il fallait que ce soit tout ce que la vie lui accorderait? Elle chassa cette pensée comme un mauvais présage.

Quand il la quitta le dimanche après-midi, elle lui en voulut presque de partir si gai alors qu'elle luttait pour cacher ses larmes, sachant que cela l'ennuierait de la voir pleurer.

Lentement, elle redescendit vers le collège et monta à sa chambre pour repasser dans son cœur les heures merveilleuses qu'elle avait vécues avec lui.

Comme elle revenait de la salle à manger après le repas du soir, la directrice sortit de son bureau et l'appela. Lui indiquant un siège, la religieuse reprit sa place derrière le pupitre comme un juge sur son banc.

— Où étiez-vous vendredi et samedi soir? demanda-t-elle sans préambule. Vous n'aviez pas que je sache la permission de vous absenter.

— J'ai rencontré des amis, des gens de chez nous, et j'ai passé la fin de semaine avec eux.

— Je ne soulignerai pas ce que cette réponse laisse supposer de louche, mademoiselle. Vous connaissez les règlements. Considérez-vous comme expulsée. Je ne

vous oblige pas à partir ce soir, mais arrangez-vous pour retourner chez votre mère dès demain matin.

Rose-Delima en resta bouche bée. Elle s'était attendue à une verte sermonce, mais l'expulsion ?

— Il ne reste plus que six semaines avant les examens, mère. Laissez-moi au moins rester jusque-là. Je vous promets de ne pas demander à revenir l'an prochain. Je finirai en cours du soir.

— Il fallait y songer avant votre escapade, mademoiselle, répondit froidement la directrice. Je m'attendais à quelque chose du genre, car vous n'avez jamais manifesté un très bon esprit depuis votre arrivée ici. Les règlements sont clairs et ne souffrent pas d'exceptions. Vous partirez demain, dit-elle en se levant pour bien marquer que la conversation était terminée.

Tandis qu'elle remontait à sa chambre, Rose-Delima explora l'étendue de son malheur. Une fois rayée de la liste des étudiantes, elle n'aurait plus le droit de se présenter aux examens. Son année était perdue. Elle n'allait certes pas retourner chez sa mère ni avouer à Germain qu'elle avait été mise à la porte. Alors, que faire ?

Elle songea tout à coup à Lise Chayer, une compagne du pensionnat d'Haileybury qui habitait maintenant Ottawa. Employée à la Commission du Service civil, Lise l'avait déjà invitée à se présenter aux examens d'entrée des fonctionnaires. On cherchait justement des femmes pour remplacer les hommes qui quittaient leur poste pour entrer dans l'armée. Elle lui téléphona.

Lorsque Lise fut mise au courant de son problème, elle l'invita à venir habiter chez elle en attendant de se trouver un logis et l'assura qu'elle n'aurait aucune

difficulté à obtenir du travail dans l'un ou l'autre des ministères.

Rose-Delima se présenta à l'examen des commis. Une semaine plus tard, elle recevait un avis l'invitant à se rendre au ministère des Transports et Communications, au bureau de Monsieur W. Baines, ingénieur en chef.

Entre-temps, elle s'était déniché un appartement d'une pièce et demie à l'étage d'une maison minuscule sur Somerset Ouest, propriété de deux dames d'un certain âge. Avant de l'accepter comme locataire, celles-ci s'enquirent si elle menait une vie conforme à la morale et l'avertirent que si elle recevait des visiteurs du sexe masculin, les bonnes mœurs exigeaient qu'ils se retirent avant dix heures du soir.

Elles-mêmes, comme Rose-Delima put s'en rendre compte dès la première semaine, avaient un admirateur qui se présentait ponctuellement trois fois la semaine à huit heures du soir. Quinze minutes après son arrivée, il s'installait à l'harmonium poussif et faux et chantait, d'une voix de ténor éraillée, des hymnes religieux accompagné des voix de crécelle de ces dames. La jeune fille regardait souvent l'horloge, attendant la délivrance que dix heures apporterait.

Elle écrivit à Donald pour lui donner sa nouvelle adresse et son numéro de téléphone, tant à la maison qu'au bureau. Puis elle espéra qu'il obtiendrait une autre permission avant son départ pour la Colombie-Britannique.

Son patron, Monsieur Baines, était responsable de la surveillance technique des émissions radiophoniques, tant au pays qu'à l'étranger, une activité importante en temps de guerre. Les rapports arrivant des nombreux postes de surveillance devaient être examinés, colligés,

comparés, classés et transmis aux autorités militaires. Monsieur Baines et ses deux adjoints avaient à leur service, en plus de nombreux commis, plusieurs sténodactylos recrutées à la hâte dans les instituts d'études commerciales.

Monsieur Baines apprécia vite l'intelligence et l'éducation supérieure de Rose-Delima et lui confia la formation et la surveillance des nouvelles recrues, petites campardes nouvellement transplantées en ville. Pour les loger, le gouvernement avait fait construire, rue Sussex, des espèces de baraques dirigées par des matrones, qui semblaient avoir été recrutées parmi le personnel pénitentiaire.

L'une des nouvelles arrivantes avait attiré la sympathie de Rose-Delima. N'ayant jamais auparavant quitté son village natal, elle paraissait être dans un état de panique continuelle. Pour son malheur, on l'avait mise au service de Monsieur Lophed, personnage dyspeptique et bilieux, adjoint de Monsieur Baines. Chaque fois qu'il l'appelait pour lui dicter un texte, il la réduisait à un tel état de terreur qu'elle ne comprenait pas la moitié de ce qu'il disait et n'osait lui demander de répéter. Lorsqu'elle revenait, elle tournait vers Rose-Delima des yeux suppliants. Patiemment, celle-ci l'aidait à revoir ses notes, consultant les dossiers pour découvrir ce qu'il avait probablement voulu dire, allant même jusqu'à interroger Monsieur Lophed pour éclaircir certains points. Chose curieuse, alors qu'il déversait sa bile sur d'autres employées, il se montrait toujours poli avec Rose-Delima, tant il est vrai que les victimes apeurées réveillent parfois le bourreau qui sommeille dans bien des hommes.

Un jour, Monsieur Baines, qui l'avait observée à

l'occasion de l'un de ces exercices, la fit demander à son bureau.

— Rose-Delima, dit-il, je n'ai rien personnellement contre les Canadiens français, et vous le croirez certainement lorsque je vous dirai que j'ai moi-même épousé une Canadienne-française, une demoiselle de Lavérendrye de Québec.

Rose-Delima l'écoutait, se demandant ce que signifiait ce préambule.

— On m'a averti, et j'ai pu le constater tout à l'heure, que vous parlez français à la secrétaire de Monsieur Lophed.

Du coup, la moutarde monta au nez de Rose-Delima.

— Si Monsieur Lophed traitait sa secrétaire avec un peu plus de gentillesse — que dis-je, de simple politesse —, il obtiendrait un bien meilleur résultat.

Monsieur Baines fit un geste de la main pour l'apaiser.

— Je ne vous ai pas convoquée pour discuter de Monsieur Lophed, mais simplement pour vous rappeler qu'il est interdit de parler français dans les bureaux du gouvernement fédéral. C'est tout.

Rose-Delima se leva.

— Vous voulez m'obliger, moi, une Canadienne française, à parler anglais à une compatriote au cours d'une conversation privée?

— Ce n'est pas moi qui vous y oblige, ma chère enfant, ce sont les règlements. Vous voudrez bien vous y conformer.

Pour marquer qu'il ne tenait pas à poursuivre ce sujet plus longtemps, l'ingénieur en chef prit le récepteur du téléphone et se mit à composer un numéro. Rose-Delima sortit de la pièce, furieuse.

Comme elle retournait à sa place, Lophed sortait de son bureau. Elle lui décocha au passage un regard si chargé de colère qu'il détourna les yeux et se hâta de s'éloigner.

Les jours qui suivirent, Rose-Delima se rendit compte que Monsieur Baines était mal à l'aise et prit un plaisir malin à le traiter avec une politesse exagérée et glaciale. Au début de la semaine suivante, alors qu'elle se préparait à quitter le travail à cinq heures, il lui demanda de venir dans son bureau.

— J'aurais une faveur à vous demander, dit-il. Je suis délégué à une conférence qui se tiendra au Brésil. Je serai absent toute la semaine prochaine. Ma femme et moi n'avons pas d'enfants. Nous avons été cambriolés dernièrement et ma femme est nerveuse à l'idée de rester seule. Serait-ce trop vous demander que d'aller coucher chez moi durant mon absence ?

Rose-Delima, semblant faire un effort de mémoire, demanda :

— Ne m'avez-vous pas dit que Madame Baines était une de Lavérendrye de Québec ?

— Oui, en effet.

— Devrai-je aussi lui adresser la parole en anglais ?

Monsieur Baines eut un geste las.

— Ne faites pas la mauvaise tête, Rose-Delima. Vous faites bien votre travail. On m'a fait remarquer que je devais vous rappeler les règlements. Je l'ai fait. Si vous vous oubliez parfois, ce n'est pas moi qui me priverai d'une bonne employée pour des peccadilles. Surtout en temps de guerre, le travail d'abord. Alors, je peux compter sur vous ?

Il la regardait anxieusement.

— Mais oui, monsieur Baines, j'irai.

Lorsque Rose-Delima sortit du sombre bâtiment, le soleil couchant s'attardait au-dessus des collines de la Gatineau, baignant d'une clarté rose les immeubles miteux de la rue O'Connor. Il y avait une odeur de printemps dans l'air. D'un cœur léger, elle se dirigea vers la rue Somerset. Elle avait l'intuition que bientôt elle reverrait Donald.